

# UNE PARABOLE

Ottavio Coffano

Il y a quelque temps, on pouvait lire : « Laissant de côté les opérateurs artistiques dans les domaines de la musique et de la littérature, on peut dire que l'artiste produit des peintures et des sculptures, tandis que le designer produit des objets » (Bruno Munari, *Artista e designer*, Laterza, 1971, p. 30).

Trente-huit ans se sont écoulés depuis la réflexion de Munari, mais, ce sont comme des ères géologiques qui se sont écoulées en ce qui concerne la théorie, la pratique et la perception du savoir-faire « artistique » (ou encore mieux « esthétique »).

Les catégories artistiques ont évolué, se sont diversifiées, mélangées, recomposées, ont été pulvérisées ou encore réintégrées : il y a quarante ans, on aurait eu des difficultés à situer le Body art, le Land art, l'Installation ou la Performance dans une catégorie quelconque.

Dans cette reconfiguration générale, une chose est tout de même restée claire : le designer ne crée pas de pièces uniques (comme l'artiste) et n'a pas de catégorie artistique où placer sa production. La différence entre art pur et art appliqué n'existe pas pour lui. N'importe quel projet, à ses yeux, a la même importance : qu'il s'agisse de concevoir la page d'un journal, d'une cuillère ou d'un grand bâtiment.

Le designer ne soumet pas au monde une vision artistique ou philosophique personnelle, il soumet « une méthode », ou mieux : « une éthique de conception ».

Du coup, il est évident que le designer travaille pour la communauté entière et par conséquent il doit rendre compte des retombées sociales de son œuvre : autrement dit, il est toujours identifiable comme auteur-responsable.

Aujourd'hui, la conscience civile n'accepte plus l'industrie qui pollue, détruit l'équilibre écologique, décharge des ordures de façon indisciplinée. Une nouvelle conscience écologique exige de l'industrie et du designer (qui conçoit ses produits), un mode de fonctionnement plus responsable. Ceci est d'autant plus vrai dans le cas abordé.

Nata Rampazzo est un designer de nouvelles d'actualité. Le cœur de son travail est la présentation de l'information journalistique, d'où l'envie de donner forme à un processus chaotique (Information) qui devrait, au jour le jour, photographier notre « société liquide ». Une entreprise qui ferait frémir plus d'un.

Pour compliquer encore sa tâche, il y a aussi l'aspect éthique à prendre en compte : quels sont les critères pour accorder de l'importance à une information plutôt qu'une autre ? Pourquoi embellir un mensonge ? A cet égard, nous devons nous demander : est-ce que le designer est conscient du mensonge ? Peut-il s'ériger en censeur ultime du journal ? Le débat est complexe.

Revenons maintenant à l'activité de Nata Rampazzo. Nous savons que, pour être utile, toute activité humaine doit être communicable, c'est-à-dire qu'elle doit posséder un langage pour pouvoir s'exprimer. Jusqu'aux années 1920, le journalisme a utilisé le langage verbal, littéraire, avec peu d'images. Puis, la photographie a collaboré de plus en plus à la façon dont on crée l'information, jusqu'à la révolution de la couleur.

Lettres, chiffres, images, couleurs, espaces et rythmes, peuvent devenir des messages et nous permettre de tout comprendre : des statistiques scientifiques aux compositions poétiques. Ceci est,

en somme, le travail de Rampazzo, avec un « plus » : une valeur esthétique autonome toujours plus pertinente.

Si l'information est l'objet de recherches scientifiques, toujours plus rigoureusement mesurable au sein des canaux mis à disposition par l'industrie de la communication, il est aussi certain qu'un élément comme l'« esthétique », (le sens de l'esthétique et non le sens de l'artistique), est assimilé encore, et sans doute pour toujours, à la créativité subjective, à la sensibilité individuelle.

Il est donc utile de se demander pourquoi un journal (un ensemble d'informations) doit être bien présenté, et même être beau ?

Parce que c'est un objet largement diffusé (des millions des copies quotidiennes voient le jour dans le monde). Si « l'esthétique vainc la misère », les journaux ont le devoir de participer à cette bataille, et les designers doivent donc se positionner en première ligne.

Cette exposition nous offre la possibilité de retracer le chemin créatif d'un de ces designers. Un concepteur élaborant continuellement des visions et des révélations qui subissent, toutes sans exception, un processus de recomposition pour que, jour après jour, elles puissent s'organiser et s'ordonner en contenant et transmettant un flux d'informations.

Au premier abord, un observateur pourrait penser que c'est une opération frustrante. Au contraire, j'estime que traduire la fureur en mesure, la vision en proportion, consiste à accomplir une opération sacrée, initiée dans la Grèce Antique de Phidias et de Platon, et qui se poursuit encore aujourd'hui. Parce que c'est d'une véritable créativité dont nous avons si désespérément besoin, une créativité qui produit des règles au lieu du désordre, du savoir à la place des provocations. Produire la beauté à des coûts infimes : c'est ainsi que la créativité peut vaincre la misère.

Et non pas avec les inepties des dernières générations d'« artistes », capables seulement de solipsismes tragicomiques.

Les journaux, les livres et les magazines bien conçus, bien imprimés et mis en page, offrent un puissant souffle de civilisation à notre société de masse. Une conscience collective, un plaisir renouvelable, une perception de la réalité pas seulement individuelle.

Voici, pour finir, une parabole extraite du livre de Jan Mukarovsky, intitulé *La fonction, la norme et la valeur esthétique comme faits sociaux* : « Il était une fois un sellier qui fabriquait des selles très confortables et très fonctionnelles. Cependant, il voulait faire des selles qui seraient plus modernes. Ainsi, il se rendit chez un professeur-artiste pour lui demander conseil et celui-ci lui expliqua les principes de l'art. Suivant ses instructions, le sellier essaie de faire une selle parfaite, mais le résultat est une selle identique à celle qu'il fabriquait auparavant... Le professeur lui reproche le manque de fantaisie de sa proposition et il conçoit donc quelques selles lui-même... Quand le sellier voit ce que son professeur a fait, tout en souriant, il lui dit : "Cher professeur, si j'ignorais comment on monte du cheval, les propriétés du cuir et mon métier, moi aussi j'aurais fait une fantaisie comme la vôtre". »